

LE JOUR, 1948
17 juin 1948

LES ROSES DE RHODES

Il faut reconnaître que la trêve, comme elle évolue, porte à la légitime méfiance. Et on se fait une idée des acrobaties qu'il a fallu faire pour décider les pays arabes à s'y prêter, comme elle est. Voici les immigrants sionistes entrant en Palestine par milliers et la Palestine juive ravitaillée de toutes les façons ; comme si le blocus, sous ses formes diverses, n'était pas un moyen de se défendre parmi les plus efficaces ; un moyen que les « Alliés » eux-mêmes ont si souvent appliqué.

Nous écrivions l'autre jour que nous nous méfions du climat de Rhodes et du parfum des roses rhodiennes. Il faut maintenir cette opinion, car le comte Bernadotte, avec tout le respect qu'on lui doit, paraît ressembler de plus en plus à ces hypnotiseurs qui attendent des résultats miraculeux du sommeil.

C'est un formalisme savant qui se prépare à Rhodes et pas autre chose ; quelque combinaison byzantine qui aurait pour résultat de céder en ayant l'air d'en sortir et de lâcher la proie pour l'ombre.

Tout l'art du comte Bernadotte ne peut avoir pour objet que d'en arriver là ; certes en toute bonne foi ; car, le comte Bernadotte, comme le gouvernement de son pays, paraît convaincu de la nécessité de maintenir à tout prix l'Etat d'Israël. Stockholm, évidemment, n'est pas encore menacé par les Hébreux ; et la Scandinavie opine avec allégresse sur un problème qui est plus loin d'elle que le pôle. Tandis que nous, c'est à nos portes que la question se décide, et c'est sur notre frontière et celle de nos voisins immédiats qu'elle pèse de son poids effrayant.

Malgré la splendeur de Rhodes, l'été de Rhodes, celui qui vient, ne nous enchante guère. Et les pays arabes, Egypte en tête, feraient bien d'y regarder à deux fois. Gardons-nous d'aller à Rhodes, sous prétexte de vouloir sauver le navire si c'est pour que la cargaison soit jetée à la mer ; ou bine n'allons à Rhodes qu'avec des intentions fermes et une détermination inflexible.

Il y a des choses sur lesquelles on peut transiger ; il y en a d'autres où l'on se perd à jamais, si l'on consent seulement à faire un pas.